

TEMPS PERDU, essai poétique d'un *Canut*, par PERRIN fils aîné, tisseur à Lyon. FALAISE, JULLIEN, 1852 in-12.

Nous signalons à nos lecteurs un nouveau et modeste volume sorti de la plume d'un ouvrier en soie de notre ville et recommandable par un sentiment poétique élevé, par la fraîcheur des idées, et surtout par une morale douce et pure qui n'emprunte rien aux brûlantes agitations du jour. *L'Etoile de Falaise*, qui s'occupe beaucoup de poésie, a ouvert ses colonnes aux compositions de notre jeune compatriote, et celui-ci a pu ainsi réunir à peu de frais ses vers en un volume et jeter « un nom de plus à ces mers sans rivage ». Nous espérons que ce nom ne fera pas naufrage et qu'il surnagera tout à côté de ceux des Reboul et des Jasmin.

Nous croyons pouvoir offrir les vers suivants à la critique des esprits les plus sévères et les plus délicats :

Parfois, pauvre et pensif, quand glisse ma navette,
Je rends grâce aux cieux de m'avoir fait poète,
D'avoir, comme un clavier harmonisé mon cœur,
Pour qu'au moindre contact aussitôt il réponde,
Et sous la main de Dieu, tressaille dans ce monde
De joie ou de douleur.

Le champ de la science est un terrain fertile ;
Mais bien souvent, hélas ! la récolte est stérile
Faute d'avoir mûri sous un soleil d'été,
Trop heureux de glaner quand un autre moissonne,
Ami, je ne crains pas d'avoir sous ma couronne
Le front ensanglanté.

Quand ma muse plaintive isolément murmure
Comme un petit caillou qu'entraîne l'onde pure,
Comme un faible rameau sous l'orage plié,
Qu'importe que mon ciel se voile ou se colore ;
Comme elle je serai, quand reviendra l'aurore,
Un vain songe oublié.

A trente ans ignorant, je ne veux rien apprendre ;
La manne du savoir sur moi ne peut descendre
L'air qu'on respire au ciel souffle-t-il ici bas ?
Apprendre, il n'est plus temps... sous la voûte éternelle
J'envie et suis des yeux la rapide hirondelle,
Son vol ne s'apprend pas.